

LES CHASSEURS D'ÂMES

tome 1 : destinés



LES CHASSEURS D'ÂMES

tome 1 : destinés

alyson noël

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Maud Desurvire



Michel
LAFON

Du même auteur,
chez le même éditeur

Éternels

Tome 1 : *Evermore*

Tome 2 : *Lune bleue*

Tome 3 : *Le Pays des ombres*

Tome 4 : *La Flamme des ténèbres*

Tome 5 : *Une étoile dans la nuit*

Tome 6 : *Pour toujours*

Radiance

Tome 1 : *Ici et maintenant*

Tome 2 : *Éclat*

Tome 3 : *Au cœur des rêves*

Tome 4 : *Murmure*

L'Été où ma vie a changé

À Paraître
Les chasseurs d'âmes, tome 2

Titre original : *Fated*, par Alyson Noël

© 2012, Alyson Noël, LLC.

Publié avec l'accord de l'auteur. Tous droits réservés.

Première publication en langue originale par St Martin's Press en mai 2012.

Design intérieur © Anna Gorovoy

© Éditions Michel Lafon, 2013, pour la traduction française

7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte

92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.lire-en-serie.com



À la mémoire de mi abuela

« On ne reçoit pas la sagesse, il faut la découvrir soi-même, après un trajet que personne ne peut faire pour nous, ne peut nous épargner. »

MARCEL PROUST,
À la recherche du temps perdu

SEIZE ANS
PLUS TÔT



Tout a commencé par l'arrivée des corbeaux.

Une véritable nuée.

Leurs yeux sombres à l'affût, implacables, leurs corps noirs et lustrés, ballotés par le vent. Ils tournoyaient en rangs serrés au-dessus du cimetière. La chaleur sèche, étouffante, et l'air brûlant, conséquence des violents feux de forêt qui roussissaient le ciel et déversaient une pluie de cendres chaudes sur le cortège funèbre en contrebas, n'avaient aucune prise sur eux.

Pour ceux qui sont sensibles à de telles manifestations, c'était un signe immanquable. Et Paloma Santos, persuadée que la mort subite de son fils n'était pas un accident, savait parfaitement ce que signifiait la présence de ces oiseaux : non pas un simple présage, mais une sorte de message signalant l'arrivée d'un successeur, lequel était en réalité présent ici même, dans ce cimetière.

Son pressentiment se confirma dès l'instant où, d'un bras réconfortant, elle serra contre elle la petite amie éplorée de son fils et sentit le petit être qui poussait en elle.

Le dernier de la lignée des Santos.

Une petite fille au destin tracé depuis bien longtemps.

Mais si les corbeaux le savaient, alors il se pouvait qu'ils ne soient pas les seuls. D'autres se feraient un plaisir d'anéantir

cette enfant à venir pour s'assurer qu'elle n'ait jamais l'occasion de revendiquer ses droits.

Inquiète pour la sécurité de sa petite-fille, Paloma quitta l'enterrement bien avant que la première poignée de terre ne soit répandue sur le cercueil. Elle se jura de garder le silence et ses distances jusqu'à ce que l'enfant atteigne l'âge de seize ans et ait alors besoin de conseils qu'elle seule serait en mesure de lui prodiguer.

Paloma avait seize années devant elle pour se préparer.

Seize années pour recouvrir ses propres pouvoirs émoussés, et entretenir la flamme de leur héritage jusqu'à ce que le moment soit venu de le transmettre.

Elle espérait survivre d'ici là, car le prix à payer pour la mort de son fils allait bien au-delà du chagrin.

Si elle échouait, si elle mourait sans avoir pu contacter sa petite-fille à temps, la vie de cette dernière s'achèverait tragiquement et prématurément, exactement comme celle de son père. C'était un risque qu'elle ne pouvait pas se permettre de prendre.

La lignée s'arrêterait là.

L'enjeu était trop important.

L'enfant à venir tenait le sort du monde entre ses mains.

DE NOS JOURS



UN



Il arrive dans la vie que tout s'interrompe.

La terre s'immobilise, le ciel se fige et le temps se dérobe en se repliant sur lui-même, las, avant de s'effondrer comme une masse.

Au moment où je pousse la petite porte en bois du riad où Jennika et moi campons depuis des semaines, quittant le silence du patio aux parfums de rose et de chèvrefeuille pour le chaos du dédale sinueux de la médina, c'est une fois de plus ce qui se produit.

Sauf que contrairement à mon habitude, au lieu de retenir moi aussi mon souffle, je décide d'en profiter pour tenter une petite expérience amusante. Me faufilant le long des murs mi-toyens couleur saumon, je passe devant un petit homme chétif interrompu en pleine enjambée, pose les doigts sur la douce toile de coton blanc de sa gandoura et le fait pivoter en douceur jusqu'à ce qu'il se retrouve face à la direction opposée. Puis, après avoir baissé la tête pour esquiver un chat noir gauleux qui, figé en plein bond, a tout l'air de voler, je m'arrête au coin de la rue et prends le temps de réarranger l'étal de lanternes de cuivre d'un vieillard, avant de passer à l'étal voisin, où j'essaie une paire de babouches bleu vif et, les jugeant à mon goût, laisse mes vieilles sandales en cuir ainsi qu'une poignée de dirhams tout chiffonnés en guise de paiement.

J'ai les yeux qui brûlent à force de les maintenir ouverts, mais je sais que dès l'instant où je clignerai, l'homme à la gandoura se sera éloigné d'un pas de sa destination, le chat sera retombé sur ses pattes, deux marchands ambulants contempleront leurs marchandises totalement ahuris... et cet endroit redeviendra le théâtre d'une pagaille perpétuelle.

Cependant, lorsque j'aperçois les êtres lumineux qui rôdent aux alentours et m'observent avec cette attention bien à eux, je m'empresse de plisser les yeux de toutes mes forces pour ne plus les voir. J'espère que cette fois encore, comme toutes les précédentes, ils disparaîtront. Qu'ils retourneront là où ils vont quand ils ne sont pas en train de m'épier.

Avant, je croyais que tout le monde vivait ce genre d'expérience, jusqu'au jour où je me suis confiée à Jennika et qu'elle m'a décoché un regard sceptique en mettant ça sur le dos du décalage horaire.

Pour elle, tout est la faute du décalage horaire. Elle affirme que le temps ne s'arrête pour personne, que c'est à nous de suivre sa marche effrénée. Mais déjà à l'époque je savais qu'il n'en était rien : j'ai passé ma vie à changer de fuseaux horaires et ce que je vivais n'était absolument pas lié à une question d'horloge biologique détraquée.

Néanmoins, j'ai pris soin de ne plus en reparler. Je me suis contentée d'attendre sagement, patiemment, que le phénomène se reproduise.

Et ça n'a pas traîné.

Ces dernières années, les occurrences se sont peu à peu multipliées, jusqu'à récemment où, depuis notre arrivée au Maroc, j'ai atteint une moyenne de trois par semaine.

Je bifurque dans une rue, désireuse d'arriver en avance sur Vane pour pouvoir admirer Djema'a el-Fna au crépuscule. Déboulant sur l'immense place, je me retrouve confrontée à une longue succession de grils à ciel ouvert proposant

chèvres, pigeons et autres viandes non identifiables, leurs carcasses graissées tournant sur des broches et projetant dans l'air d'appétissants nuages de fumée chargée d'épices... Puis je me laisse bercer par la mélodie envoûtante des charmeurs de serpents, des vieillards en tailleur sur d'épaisses nattes et jouant de leurs pungis, tandis que des cobras aux yeux vitreux se dressent devant eux... Le tout se déroulant au rythme vibrant des darboukas qui résonnent continuellement en fond, bande-son typique de cette place fascinante qui renaît chaque soir.

J'inspire un bon coup et savoure le mélange capiteux d'huiles exotiques et de jasmin qui flotte dans l'air, tout en lançant un ultime regard autour de moi, car je sais que je ne reverrai pas de sitôt cet endroit sous cette lumière. Le film sera bientôt dans la boîte, et Jennika et moi partirons pour je ne sais quel autre tournage, je ne sais où, dans un endroit requérant ses services en tant que maquilleuse renommée. Qui sait si nous reviendrons ici un jour ?

Tandis que j'avance avec précaution vers la première carriole, celle postée à côté du charmeur de serpents, où Vane m'attend, je m'accorde une poignée de secondes indispensables pour réprimer cet agaçant vertige qui m'assaille chaque fois que je le vois, lui et ses cheveux blond vénitien ébouriffés, ses grands yeux bleus et la douce courbe de ses lèvres.

Quelle cruche ! je me dis en secouant la tête. *Idiote !*

Comme si je n'avais pas mieux à faire. Comme si je ne connaissais pas les règles !

Le secret est de ne pas s'impliquer, ne jamais s'attacher ; juste s'amuser un peu sans jamais regarder en arrière quand vient le moment de repartir.

Le joli minois de Vane, comme tous les autres avant lui, appartient à ses innombrables admiratrices. Pas un seul de ces visages n'a un jour été à moi, et jamais ils ne le seront.

Ayant grandi sur des plateaux de cinéma, trébuchée en porte-bébé par Jennika, j'ai joué mon rôle de rejeton de l'équipe un nombre incalculable de fois : *sois sage, ne traîne pas dans nos pattes, donne un coup de main quand on te le demande et ne confonds jamais relations de travail et réalité.*

Vu que j'ai fréquenté des stars toute ma vie, je ne me laisse pas facilement impressionner, et c'est sans doute la principale raison pour laquelle elles se prennent toujours si vite d'affection pour moi. Je veux dire d'accord, je ne suis pas moche – plutôt grande et fine, avec de longs cheveux bruns, un teint assez clair et des yeux vert vif qui me valent souvent des compliments – mais sinon, je suis plutôt ordinaire, comme fille. Cela dit, je ne me démonte jamais quand je croise quelqu'un de célèbre. Piquer un fard, devenir exubérante et perdre mes moyens, ce n'est pas mon genre. Et le truc, c'est qu'ils ne sont tellement pas habitués à ça que ce sont eux, en général, qui finissent par me courir après.

Mon premier baiser, je l'ai échangé sur une plage de Rio de Janeiro avec un garçon qui venait de gagner le prix MTV du meilleur baiser. (Il est clair qu'aucun des votants ne l'avait réellement embrassé.) Le deuxième a eu lieu sur le pont Neuf à Paris, avec un garçon qui venait de faire la couverture de *Vanity Fair*. Mais si ce n'est qu'ils sont plus riches, plus connus et traqués par les paparazzis, au fond nos vies ne sont pas si différentes.

La plupart d'entre eux sont des voyageurs ; ils traversent leur propre existence sans s'arrêter, tout comme moi la mienne. Ils passent d'un endroit, d'une amitié, d'une relation à l'autre, et moi, c'est la seule vie que je connaisse.

Difficile de nouer des liens durables quand votre adresse permanente est une boîte postale au comptoir UPS.

Cependant, alors que je me rapproche peu à peu de Vane, je sens malgré moi ma respiration s'accélérer et mon estomac faire des montagnes russes. Et lorsqu'il se retourne, me lance ce sourire langoureux qui fera bientôt de lui une star internationale et plante son regard dans le mien en disant : « Hé Daire, seize ans, joyeux anniversaire ! », je ne peux m'empêcher de penser aux millions de filles qui seraient prêtes à tout pour être à ma place.

Je lui rends son sourire, agite brièvement la main, puis enfouis cette dernière dans la poche latérale de la veste militaire kaki qui ne me quitte jamais. Je fais semblant de ne pas remarquer la façon dont son regard se balade sur moi, et vagabonde de la crinière brune qui me tombe jusqu'à la taille au débardeur bariolé qui me moule sous ma veste, en passant par mon jean slim bleu brut et les babouches flambant neuves que je porte aux pieds.

– Sympaaa ! plaisante-t-il en collant son pied au mien pour me montrer la version masculine de mes chaussures. On pourrait lancer la mode à notre retour aux States, qu'est-ce que t'en dis ?

On.

Il n'y a pas de « on ».

Je le sais, lui aussi, et ça m'énerve qu'il essaie de prétendre le contraire.

Les caméras ont cessé de tourner depuis des heures, et pourtant il est encore là à jouer la comédie. À faire comme si notre brève liaison sur place était plus qu'une histoire sans lendemain.

Comme si en réalité *on* n'allait pas rompre bien avant que le mot RETOUR ne soit tamponné sur nos passeports.

Il n'en faut pas plus pour que ma sensiblerie de midinette, ô combien exaspérante, s'étouffe aussi vite qu'une flamme

sous la pluie. Alors la Daire que je connais, celle que je me suis fixé d'être, prend la relève.

– Ça, j'en doute, je rétorque en repoussant sa chaussure.

Le coup est un peu brusque, plus que nécessaire, mais en même temps il ne l'a pas volé, ne serait-ce que pour avoir pu m'imaginer assez bête pour entrer dans son jeu.

– Bon... on va manger un bout, ça te dit ? Je meurs d'envie de goûter une de ces brochettes de bœuf, et peut-être même une autre aux saucisses. Oh, et des frites aussi, ça me tenterait bien !

Je pars vers les stands, mais Vane a une autre idée en tête. Il m'attrape la main et me retient en enlaçant fermement ses doigts dans les miens.

– Pas si vite, dit-il en m'attirant contre lui si près que mes hanches se cognent aux siennes. Je me disais qu'on pourrait faire un truc spécial... en l'honneur de ton anniversaire et tout. Qu'est-ce que tu dirais de tatouages assortis ?

J'en reste sans voix. Il plaisante, j'espère ?

– Mais si, tu sais, un *mehndi*, ces tatouages au henné. Rien de permanent. N'empêche, je me disais que ça pourrait être cool.

Il hausse son sourcil gauche avec la malice qui le caractérise et je dois lutter pour ne pas froncer les miens en retour.

Rien de permanent. C'est le générique de ma vie, ma mission quotidienne, si vous préférez. Cela dit, un *mehndi* n'est pas non plus comme une décalcomanie. Il a sa propre longévité. Qui subsistera bien après que le jet privé de Vane, financé par le studio, l'emporte loin dans les airs et hors de ma vie.

Mais je me garde bien de le lui faire remarquer et m'en tiens à cette réponse :

– Tu sais que le réalisateur va t'étriper si tu te pointes demain sur le plateau couvert de henné.

Vane hausse les épaules. Une marque de désinvolture que j'ai vue trop souvent chez bien des jeunes premiers avant lui. Il joue à fond la carte de la star aux pleins pouvoirs. Il se croit indispensable. Pense être le seul mec de dix-sept ans doté d'un brin de talent, d'une peau dorée, de boucles blondes et d'yeux bleus perçants capables d'illuminer un écran et de faire défaillir les adolescentes (et leur mère avec, la plupart du temps). C'est risqué d'avoir une telle vision de soi-même, surtout quand on gagne sa vie à Hollywood. C'est le genre de raisonnement qui mène directement en cures de désintox à répétition, à des émissions de télé-réalité lamentables, à des Mémoires larmoyants qu'on n'écrit même pas soi-même et à des navets à petit budget qui sortent directement en DVD.

Pour autant, lorsqu'il me tire par le bras, on ne peut pas dire que je rechigne. Je le suis vers une vieille femme tout en noir juchée sur une natte beige avec une pile de sachets de henné sur les genoux.

Vane négocie le prix pendant que je m'installe face à elle et lui tends les mains. Je la regarde faire une petite entaille dans un des sachets et appuyer dessus, puis dessiner une série de gribouillis sur ma peau, sans même daigner me consulter sur le type de motif que je pourrais souhaiter. En même temps, j'avoue n'avoir aucune idée à lui soumettre. Alors, je me contente de m'appuyer contre Vane qui est agenouillé à côté de moi et de la laisser faire.

– Vous devoir laisser sécher le pli longtemps possible. Plus ci foncé, plus il aime vous, dit-elle avec un fort accent, bien que le message soit clair.

Clair, et accentué par le regard éloquent qu'elle nous lance.

– Ah non... non, non, on n'est pas... je bafouille.

On n'est pas amoureux !

Mais Vane s'empresse de me couper.

Glissant un bras autour de mes épaules, il me dépose un baiser sur la joue et gratifie la vieille femme d'un sourire irrésistible, qu'elle lui rend sans hésiter dans un surprenant étalage de dents grises ou manquantes. Je suis sciée par son attitude, si bien que j'en reste bête, les bras ballants... tout ça les joues en feu, les mains couvertes de henné et une jeune star montante langoureusement collée à moi.

N'ayant jamais été amoureuse, je reconnais ne pas être experte en la matière. Je ne sais absolument pas quel effet cela fait.

Toutefois, je doute que ce soit celui-là.

Je suis quasi sûre et certaine que pour Vane ce n'est qu'un rôle de plus qu'il se donne, celui de mon jeune et fringant prétendant, juste histoire de contenter cette étrange Marocaine qu'on ne reverra jamais.

Eh oui, Vane est un acteur, que voulez-vous, et un public reste un public, aussi clairsemé fût-il.

Une fois mes mains recouvertes d'arabesques et de spirales, la vieille femme me redit de laisser la couleur s'imprégner pendant qu'elle s'attèle aux pieds de Vane. Mais dès qu'elle détourne son attention, je me mets à gratter du bout de l'ongle des petits bouts de résidu. C'est plus fort que moi, je souris en voyant la pâte se décoller et une croûte poudreuse tomber au sol et se mêler à la terre.

C'est idiot, je sais, mais je ne peux pas risquer qu'il y ait une once de vérité dans ses paroles. Le film sera bientôt bouclé, Vane et moi partirons chacun de son côté, et tomber amoureuse est un luxe que je ne peux pas me permettre.

Mains et pieds pleinement ornés, on se promène ensuite le long des grils en plein air en dévorant à nous deux cinq brochettes de bœuf et de saucisses et une portion de frites arrosées de deux Fanta, avant de flâner dans le cirque nocturne de la place qui met en scène charmeurs de serpents, acrobates,

jongleurs, diseuses de bonne aventure, guérisseurs, dresseurs de singe et musiciens. Il y a même une femme qui s'est installée comme arracheuse de dents et opère sur des vieillards aux molaires noires pourries, spectacle que nous regardons tous deux aussi horrifiés que fascinés.

Nous avons mollement posé nos bras sur la taille l'un de l'autre, et nos hanches se frottent un pas sur deux ; je sens le souffle de Vane me chatouiller le creux de l'oreille, tandis qu'il sort discrètement une mignonette de vodka de sa poche et me propose la première gorgée.

Je fais non de la tête. La repousse d'un geste. Dans n'importe quel autre endroit, je serais peut-être partante, mais Marrakech est une ville à part, mystérieuse et même un tout petit peu angoissante. Sans parler du fait que je ne connais pas du tout les lois en vigueur dans ce pays, même si je me doute qu'elles sont strictes, et que la dernière chose dont j'ai besoin, c'est de me retrouver dans une prison marocaine pour consommation d'alcool en tant que mineure.

Vane n'a vraiment pas besoin de ça non plus, mais inutile de dire qu'il s'en fiche. Il se contente de sourire, puis dévisse le bouchon et avale quelques gorgées avant de ranger la petite bouteille dans sa poche et de m'entraîner dans une ruelle sombre et déserte.

Je trébuche. Cligne des yeux. Tente d'agripper le mur en m'efforçant de voir où je mets les pieds. Puis je retrouve mon calme, grâce à la chaleur de ses mains sur mes hanches et à la phrase rassurante qui me traverse l'esprit, celle que Jennika utilisait pour m'apprendre à me passer de veilleuse quand j'étais petite :

Il faut t'adapter à l'obscurité pour que la lumière puisse te trouver.

Il repousse le foulard qui me couvre la tête et le laisse tomber sur mes épaules, approchant si près son visage du mien que je ne distingue plus que de grands yeux bleu intense et

des lèvres entrouvertes qui ne tardent pas à s'emparer des miennes.

Je me fonds dans ce baiser, goûtant aux traces subsistantes de vodka qui imprègnent encore sa langue pendant que mes mains explorent l'étendue musclée de son torse, la courbe ferme de ses épaules, le contour net de sa mâchoire. Mes doigts s'entortillent dans sa crinière soyeuse tandis que les siens, curieux, intrépides, se faufilent sous ma veste, puis sous mon débardeur, retroussant le tissu de plus en plus haut à mesure qu'ils se fraient un passage.

Nos corps se mêlent, s'unissent dans un enchevêtrement de hanches et de lèvres écrasées l'une contre l'autre. Le baiser devient si passionné et pressant que ma respiration s'emballa et mon corps s'enflamme comme une allumette fraîchement craquée.

Enivrée par son contact, sa chaleur et la promesse qu'il incarne, je succombe à ses doigts insistants qui se glissent, tournoient et se pressent sous mon soutien-gorge pendant que les miens se déplacent plus au sud. Je les promène au hasard sur son abdomen finement sculpté, puis plus bas encore jusqu'à sa ceinture, prête à m'aventurer dans un territoire encore inconnu, quand soudain Vane s'écarte et chuchote :

– Viens, je connais un endroit.

La voix pâteuse, les yeux troubles, chacun lutte pour reprendre son souffle et résister à l'envie de se coller une nouvelle fois à l'autre pour réclamer encore un baiser.

– Viens, je t'assure ! J'aurais même dû y penser plus tôt... Ça va être dingue... Suis-moi !

Il reprend ma main à tâtons et m'entraîne hors de l'obscurité, dans la lumière de la place animée.

Au début je me laisse faire, prête à le suivre n'importe où.

Mais très vite, le rythme incessant des percussions, le charme hypnotisant des darboukas détournent mon attention.

– Daire... Viens, je te dis, c'est par là ! Mais qu'est-ce que t'as ?

Il plisse le front, les sourcils arqués avec perplexité lorsque je lâche sa main et continue d'avancer sans me donner la peine de vérifier s'il suit, car à cet instant, plus rien ne compte que de localiser la source de ce tempo.

Je joue des coudes dans la foule compacte jusqu'à ce que je la trouve et me fige, étourdie par le rythme envoûtant du tambour de cuir rouge, hypnotisée par les oscillations de soie rouge vermeil, les piécettes d'or et ce visage soigneusement voilé ne révélant que deux yeux soulignés de khôl, sombres et intenses.

– C'est un mec... un travelo !

Vane s'incrute à côté de moi, fasciné par la vue de cet homme en caftan qui agite les mains et se déhanche énergiquement au rythme des cymbales dorées.

Mais Vane ne voit rien de plus.

Il ne voit pas ce que *moi* je vois.

Ni comme tout se fige.

L'atmosphère change, devient chatoyante, floue, comme lorsqu'on regarde à travers un prisme de verre irisé.

Les êtres lumineux apparaissent un à un, rôdant aux alentours.

Ils me font signe, me supplient de les rejoindre.

Moi seule peux les voir.

Je cligne plusieurs fois des yeux dans l'espoir que les choses reviennent à la normale, en vain. Non seulement ils sont toujours là, mais maintenant ils sont accompagnés.

De corbeaux.

Des corbeaux par milliers envahissent la place.

Ils se posent sur le joueur de tambour, sur la danseuse du ventre travestie, montent en flèche, redescendent et atterrissent où bon leur semble, transformant la place alors pleine

de vie en un océan de prunelles sinistres qui me guettent implacablement.

Les bras tendus vers moi, les silhouettes rayonnantes s'approchent sans bruit, réduisant sous leurs pas les corbeaux en une bouillie noire sanglante.

Et il n'y a rien que je puisse faire pour les repousser ou pour convaincre le temps de reprendre sa course.

Alors, j'opte pour la seule solution à ma portée, je m'enfuis.

Je détale à travers la foule, je pousse tout le monde, je hurle, je les bouscule et je crie pour qu'ils dégagent tous de mon chemin. J'ai vaguement conscience des appels de Vane derrière moi qui court pour me rattraper, m'agrippe et m'attire contre lui en me suppliant de m'arrêter, de revenir et de ne pas avoir peur.

Mon corps s'affaisse avec soulagement quand je relève la tête et croise son regard. Mais alors que je me demande comment je vais pouvoir lui expliquer ma soudaine crise de folie, maintenant que tout semble rentré dans l'ordre, je jette un coup d'œil derrière lui et m'aperçois que quelque chose de bien pire a remplacé les corbeaux : des centaines de têtes coupées sanguinolentes plantées sur des piques emplissent toute la place.

Leurs ignobles bouches béantes forment un épouvantable chœur qui scande mon nom, me somme de les écouter, de tenir compte de leur mise en garde avant qu'il ne soit trop tard.

Une voix en particulier s'élève au-dessus des autres, une voix dont le visage macabrement déformé ressemble étrangement à celui d'une vieille photo froissée que je ne connais que trop.

DEUX



La lumière me tombe dessus, aveuglante et brusque, si bien que je suis obligée de plisser les yeux en me couvrant le visage des mains – du moins je le voudrais, mais en réalité, impossible de lever les bras ; et quand je m’efforce de me redresser, je retombe aussi sec sur le dos.

Mais qu’est-ce que... ?

Je suis allongée, les membres inertes, les bras le long du corps, et ce n’est que lorsque je soulève la tête pour essayer de comprendre ce qui m’arrive que je m’aperçois qu’on m’a ligotée.

– Elle se réveille ! s’écrie une voix de femme à l’accent si fort que je ne peux dire à son ton si elle est paniquée ou soulagée. Madame Jennika... vite, vite, venir : c’est votre fille, Daire. Elle est réveillée !

Jennika ! Alors comme ça, ma mère est au courant ?

Je tourne péniblement la tête et discerne des murs bleus peints à la chaux, un carrelage en terre cuite et la table octogonale richement peinte qui sert de point de chute bien pratique à ma super boîte de baume Rosebud Salve, à mon iPod argenté, à mes écouteurs et au livre de poche tout abîmé que je trimballe partout. Une vieille femme vêtue d’une longue djellaba noire traditionnelle se précipite hors de la pièce qui me sert de maison depuis plus d’un mois, et revient

accompagnée d'une Jennika dans tous ses états, qui se laisse tomber à mon chevet en posant sa paume fraîche sur mon front. Ses yeux verts si familiers, presque la copie conforme des miens, semblent perdus, ailleurs, au milieu de sa tignasse décolorée blond platine et de son visage pâle d'inquiétude.

– Daire, ma chérie, ça va ? Je me suis fait tellement de souci ! Est-ce que tu as mal ? Soif ? Je peux t'apporter quelque chose ? Faire quoi que ce soit ? Demande-moi ce que tu veux !

Elle se rapproche, me scrute d'un regard anxieux tandis que ses mains replacent les oreillers sous ma tête.

J'ai les lèvres complètement gercées, la gorge irritée, la langue desséchée, si bien que lorsque j'ouvre la bouche en tournant la tête vers elle, mes paroles ressemblent à un charabia sans queue ni tête, même pour moi.

– Prends ton temps, susurre Jennika en me tapotant l'épaule et en me gratifiant d'un regard encourageant. Tu en as bavé. Rien ne presse. Je ne bouge pas d'ici. On restera autant qu'il faudra pour que tu te sentes mieux.

La gorge serrée, je déglutis avec peine. M'efforce de rassembler un peu de salive, mais mes réserves sont si réduites que ma seconde tentative n'est pas tellement meilleure.

– Dé... détache-moi, je ronchonne d'une voix enrouée en tirant sèchement sur mes liens dans l'espoir que ce geste soit plus parlant que mes mots.

Mais si Jennika comprend – et je suis presque certaine que c'est le cas –, elle choisit de ne rien montrer et attrape plutôt une bouteille d'eau.

– Tiens, bois.

Elle plonge une longue paille rouge dans la bouteille puis l'insère entre mes lèvres.

– Ça fait un moment que tu dors... tu dois être complètement déshydratée.